



Claude Lévi-Strauss et Louis Dumont. Portraits médiatiques

Dominique Casajus

► To cite this version:

Dominique Casajus. Claude Lévi-Strauss et Louis Dumont. Portraits médiatiques. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 1993, 14, pp.97-93. halshs-00752353

HAL Id: halshs-00752353

<https://shs.hal.science/halshs-00752353v1>

Submitted on 15 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claude Lévi-Strauss et Louis Dumont. Portraits médiatiques.

Dominique Casajus

Article paru dans *Gradhiva* 14, 1993 : 87-93

Dans ma contribution orale à notre séminaire*, j'ai évoqué l'image que la grande presse française avait donnée de l'ethnologie au cours de ces dernières années. Le sujet est en fait immense et ne saurait être traité dans l'espace réduit d'un article ; il n'était pas gênant de rester superficiel et allusif lors d'un exposé oral, prononcé de surcroît devant un auditoire bienveillant, mais je ne puis me permettre ces facilités dans un texte écrit et destiné à la publication. C'est pourquoi j'ai choisi de me limiter ici à l'image médiatique de deux anthropologues, Claude Lévi-Strauss et Louis Dumont. À vrai dire, c'était déjà l'essentiel de mon propos oral, que le présent texte reprend très largement.

Les principaux quotidiens ou hebdomadaires français publient régulièrement des comptes rendus d'ouvrages d'ethnologie, des interviews d'ethnologues connus ou des articles consacrés à la situation des sciences humaines. C'est sur ce type de documents que s'appuie le présent travail. Tout n'y est pas d'égale valeur. *Le Magazine littéraire*, *Esprit* ou *Les Temps Modernes*, par exemple, publient des dossiers auxquels des universitaires contribuent largement, et qui auraient parfaitement leur place dans nos revues académiques¹ ; mais nous ne sortons pas vraiment là du monde de l'Université. Plus intéressant pour notre propos est ce que publient *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur*, *Libération* ou *Le Figaro*, car le public touché est sans doute plus large. Claude Lévi-Strauss est de loin l'auteur le plus souvent mentionné, Louis Dumont venant ensuite, assez loin derrière. C'est la raison pour laquelle il ne m'a pas semblé illégitime de me concentrer sur ces deux chercheurs². Mon texte fait la part belle aux articles de non-spécialistes, qui représentent l'essentiel de la

* Ce texte, rédigé au départ pour un public anglo-saxon, est issu d'une contribution à un séminaire intitulé *Popularizing Anthropology*, tenu en mars 1992 sous les auspices de la Maison française d'Oxford et du Polytechnic Institute d'Oxford, où les invités français étaient Jean Pouillon et l'auteur. La version anglaise doit paraître un ouvrage dirigé par Jeremy MacClancy et Chris MacDonald, qui étaient les organisateurs du séminaire [Cet ouvrage a paru en 1996 sous le titre *Popularizing anthropology*. Ajout à la version mise en ligne]. Je les remercie de m'avoir autorisé à publier la présente version française dans *Gradhiva*.

1. Pour *Le Magazine Littéraire*, on relève un dossier intitulé "Ethnologie. Littérature. Sociétés" (n° 167, décembre 1980), comprenant des textes de Jean Duvignaud, François Châtelet, Claude Gaignebet, ainsi qu'un entretien de Jacques Meunier avec Edmund Leach ; un dossier consacré à Claude Lévi-Strauss (n° 223, octobre 1985), comprenant, outre un entretien avec Claude Lévi-Strauss lui-même, des textes de Michel Izard, Jean Pouillon, Paul Jorion, Simone de Beauvoir, Marie Mauzé, Emmanuel Terray, Dan Sperber, Marshall Sahlins ; un compte rendu de *Histoire de lynx*, ainsi qu'un entretien avec Louis Dumont suivi d'une bibliographie de ses principaux travaux (n° 292, octobre 1991). Comme on le voit, les signatures sont pour la plupart celles d'ethnologues. On parlera d'*Esprit* à propos de Louis Dumont. Quant à des revues comme *Les Temps modernes*, sans parler de *Débats* ou *Critique*, elles relèvent de notre milieu académique.

2. Il convient cependant de signaler que les noms de Marc Augé, Françoise Héritier, Maurice Godelier et Pierre Clastres apparaissent également avec une certaine fréquence. Par ailleurs, le lecteur le comprendra, je tiens à signaler que, au moment de livrer la dernière version du présent texte, j'apprends la parution dans *Libération* (8 avril 1993, pp. 19-21) d'un long et excellent article de Robert Maggiori et Philippe Roussin (rédacteurs habituels des chroniques sociologiques ou philosophiques de *Libération*) consacré à Jean Pouillon. L'article, publié à l'occasion de la sortie de *Le cru et le su* (Jean Pouillon, Le Seuil) est spirituellement intitulé « L'homme des Temps modernes » ; il est annoncé en première page, où apparaît une photographie de Jean Pouillon sous-titrée de la formule « Pouillon tout cru ».

littérature disponible³. Il va sans dire que je ne reprends pas en général à mon compte les affirmations parfois fort étranges que j'aurai à reproduire ici.

Parlons d'abord de ce qu'on dit de Claude Lévi-Strauss. Du 18 octobre 1989 au 24 avril 1990, le Musée de l'Homme lui a fait l'hommage d'une exposition intitulée « Les Amériques de Claude Lévi-Strauss ». Il l'a commentée avec humour pour les lecteurs du *Nouvel Observateur*, dans un entretien avec Didier Eribon⁴ publié sous le titre « Quand un grand ethnologue fait le guide » (19-25 octobre 1989, pp. 162-163). *Le Monde* du 18 octobre a consacré au même sujet un article dû à Yvonne Ribeyrol⁵ (p. 22) ; il était illustré par la photographie d'une jeune fille caduveo « au visage peint d'un lavis d'arabesques », prise en 1936 par l'auteur de *Tristes tropiques* lui-même. L'exposition, y apprenait-on, donnait à voir un abri nambikwara, où des mannequins figuraient une scène d'épouillage ; des funérailles bororo « pour lesquelles les participants sont coiffés des superbes et énormes couronnes de plumes indispensables pour les danses rituelles » ; enfin des objets caduveo. Il s'agissait là, on le voit, d'une mise en scène de passages de *Tristes tropiques* que nous avons tous en mémoire, et on lit même dans *Le Nouvel Observateur* que les positions des mannequins avaient été reconstituées à partir de photographies de l'auteur. Sans illusion sur la culture ethnologique de ses lecteurs, Yvonne Ribeyrol croyait devoir justifier la présence d'objets provenant de la côte nord-ouest, et rappelait que « Claude Lévi-Strauss... a mis en parallèle les masques et les mythes des indiens de Colombie britannique ». Elle mentionnait également la présence de plaques de cuivre utilisées dans les potlachs (terme dont elle expliquait le sens dans une note infrapaginale). La pièce maîtresse de l'exposition était une pirogue haïda, sur laquelle une délégation d'Indiens venus de Colombie britannique avait remonté la Seine de Rouen à Paris entre le 27 septembre et le 2 octobre. Lorsqu'elle atteignit Paris, Claude Lévi-Strauss et son épouse y prirent place, et les dernières brasses, depuis le pont d'Iéna jusqu'à l'Hôtel de ville, furent, nous dit Didier Eribon, parcourues « au rythme des pagaïes et des chants rituels d'une vingtaine d'Indiens Haïda ».

Tant l'exposition que la manière de triomphe romain auquel elle a donné lieu fournissent une bonne image du statut de Claude Lévi-Strauss en France. Tout d'abord, il est vu essentiellement comme l'auteur de *Tristes tropiques*. D'autre part, nous dit Yvonne Ribeyrol, il est le « premier Français qui ait introduit la rigueur scientifique dans la recherche ethnologique ». Beaucoup peut être imaginé à partir de cette formule. Faut-il comprendre que d'autres traditions (anglo-saxonnes sans doute) avaient déjà atteint les rivages de la rigueur scientifique en un temps où l'ethnologie française patageait encore dans une complaisance littéraire dont Lévi-Strauss la tira enfin ? À l'évidence, tout ce que le mot « structuralisme » suscite de mystère et de terreur est impliqué dans cette simple phrase, que certains des lecteurs de Yvonne Ribeyrol avaient peut-être encore en mémoire le 8 octobre 1991. Je me plais à imaginer leur perplexité à la lecture du *Monde* de ce jour-là. Dans un entretien avec Roger Pol-Droit (p. 2 *sqq.*), l'intéressé constate en effet avec, me semble-t-il, quelque agacement que « les “sciences humaines” ne sont des sciences que par une flatteuse imposture ». Il ajoute plus loin, l'agacement devenant lassitude : « ... quand nous nous efforçons – et c'est ici le sens de l'entreprise structuraliste – de substituer à la

³. Il faut ajouter que des universitaires comme Georges Balandier ou Marc Abélès publient régulièrement des comptes rendus consciencieux dans *Le Monde*. Ce quotidien mentionne également, avec parfois quelques mots de commentaire, la parution d'ouvrages dont il n'est pas autrement rendu compte. La plupart des ouvrages d'anthropologie d'une certaine importance ont ainsi été signalés.

⁴. Ce jeune essayiste, enthousiaste et compétent, a fourni au cours de ces dernières années un travail de vulgarisation tout à fait digne d'estime.

⁵. Cette personne est habituellement chargée au *Monde* de la rubrique de préhistoire. Peut-être est-ce parce qu'il était question d'une exposition faite dans un musée qu'on a fait appel à elle.

connaissance illusoire de réalités impénétrables, la connaissance – possible celle-ci – des relations qui les unissent, nous en sommes réduits aux tentatives maladroites et aux balbutiements. » Affirmations banales bien sûr, et auxquelles nous souscrivons tous, mais dont la parution dans un grand quotidien nous fait sentir l'abîme qui sépare cet homme de ses thuriféraires.

En introduction à un entretien publié dans *Le Figaro* (22 août 1990, p. 23), Bruno de Cessole crédite d'ailleurs « ce cerveau parmi les plus féconds du XX^e siècle » d'avoir « engendré le structuralisme », et célèbre « le plus grand penseur français encore parmi nous, le seul que l'étranger respecte et nous envie ». Tout en le louant de se garder, « comme trop d'intellectuels français, de prendre position sur tout et n'importe quoi », le journaliste – qui n'oublie pas de rappeler que son interlocuteur a été élu à l'Académie française « au fauteuil occupé précédemment par Montherlant » – sollicite son avis sur à peu près n'importe quoi, y compris même, pour conclure, sur son rapport au stoïcisme. L'article s'orne d'une photographie avantageuse, où le successeur de Montherlant apparaît, dans la bibliothèque du Laboratoire d'Anthropologie Sociale qu'il a fondé puis dirigé, devant une arcade qui lui fait en arrière-plan comme une auréole, et sur lesquels sont peints ces mots : « Pour la patrie, les sciences et la gloire ». Le cadrage est trop bien fait pour que cette fière devise soit là par hasard : le visage de Claude Lévi-Strauss est exactement au centre de l'arc de cercle formé par l'arcade. Le photographe savait-il qu'elle a peu à voir avec l'auteur de *Tristes tropiques* et qu'elle est en fait celle de l'École polytechnique, l'école militaire autrefois hébergée dans les mêmes locaux ?

Un seul mot manquait à cet entretien, celui de maître à penser. Qu'on se rassure, un article du *Monde* présentant une série d'émissions télévisées consacrées à Claude Lévi-Strauss, est intitulé « L'un des derniers maîtres à penser » (dimanche 30-lundi 31 octobre 1988, Supplément radio-télévision, p. 7). « A la différence de Sartre ou de Foucault, nous dit-on en exergue, Claude Lévi-Strauss refuse de s'engager politiquement, mais son œuvre continue d'exercer une forte influence. » Dans ces émissions, Luc de Heusch, Jean-Pierre Vernant, Jacques Le Goff, Pierre Bourdieu, ainsi que le jeune essayiste André Comte-Sponville et le romancier Michel Tournier, étaient invités à tour de rôle à évoquer l'influence qu'il avait exercée sur eux. Moins grossièrement dithyrambique et mieux informé que son confrère du *Figaro*, l'auteur de l'article regrettait « qu'aucun contradicteur véritable n'ait été invité à prendre la parole ou que les invités aient choisi de faire silence sur leurs dissensions éventuelles avec Claude Lévi-Strauss ». Je crois pour ma part me souvenir que, comme on pouvait s'y attendre, Pierre Bourdieu avait émis quelques respectueuses critiques, mais avec un tel art de la litote et une telle confusion dans l'expression qu'elles avaient dû échapper à la plupart des auditeurs.

Si nous nous fions à ces indices épars, auxquels bien d'autres pourraient être ajoutés⁶, nous devons penser que l'anthropologie, ou du moins le plus fameux des anthropologues français, est très populaire en France aujourd'hui. En fait, ce n'est pas si simple. Tout d'abord, je crains fort que Yvonne Ribeyrol n'ait que trop raison de penser

⁶. Je ne mentionnerai pas, faute de place, les émissions de radio et de télévision où Claude Lévi-Strauss a été invité. Rappelons simplement, pour les années quatre-vingt, qu'on a pu le voir dans les émissions littéraires *Apostrophes* et *Caractères*, toutes deux très populaires en leur temps, et qu'on l'a entendu à l'émission radiophonique *Radioscopie*. Didier Eribon a publié en 1988 un livre d'entretiens avec lui, *De près et de loin* (Odile Jacob) dont *Le Monde* a rendu compte le 2 septembre 1988. Plus récemment, un long entretien de Claude Lévi-Strauss avec Roger Pol-Droit a paru dans *Le Monde* (8 octobre 1991) ; il en a été question plus haut.

que le grand public cultivé ne le lit guère⁷. Il y a plus. Dans un compte rendu de *Histoire de Lynx* (*Le Monde*, 6 septembre 1991, p. 30) Jacques Meunier, qui rend fréquemment compte d'ouvrages d'ethnologie dans ce quotidien, a ces mots de conclusion :

Cela dit, ne cachons pas notre déception. Nous attendions, au-delà de *Tristes tropiques*, et de *L'Homme nu*, après *la Potière jalouse*, un discours plus large. Plus marquant. Nous nous attendions à ce que Lévi-Strauss, qui a inauguré le dialogue avec d'autres manières d'être homme et de rationaliser le monde, nous suggérât une pensée nouvelle et nous ouvrit à un « nouvel humanisme », réconciliant la biologie, les mathématiques et les sciences humaines. Comme Marcel Mauss, revenant tardivement sur ses premières bonnes idées, ou comme Henri Poincaré, encombré par un certain « conservatisme » et ratant de peu la découverte de la relativité, Lévi-Strauss n'a pas fait le pas. Dommage.

L'apologie de Montaigne (chapitre XVIII), la philosophie de l'anti-philosophie, la critique acerbe de la mythologie comparative n'y suffisent pas : ce texte de référence s'adresse au monde clos de l'anthropologie, sans conteste.

Ces phrases impitoyables figurent sur la même page qu'un compte rendu très respectueux et un peu académique du même ouvrage, dû à Marc Augé⁸. On peut en sourire mais il est plus judicieux de se demander ce qui a pu amener leur auteur à les écrire. Peut-être, après tout, l'attente naïve qui semble ici avoir été déçue a-t-elle été suscitée par l'ambition prométhéenne qui animait l'auteur de *La pensée sauvage* ou de *Anthropologie structurale*. L'auteur du compte rendu rappelle d'ailleurs que Claude Lévi-Strauss n'a jamais cessé de se référer à d'autres sciences que l'ethnologie – il cite la cybernétique et la théorie de la communication – pour conforter son approche, et remarque que « l'introduction des graphes et des algorithmes dans ses articles a fait école ». Claude Lévi-Strauss reste décidément celui qui a introduit la science dans l'ethnologie.

Nous trouvons la même déception chez l'essayiste Alain Finkielkraut. Il a publié en 1987 *La défaite de la pensée*, un pamphlet qui, si j'en crois les références fréquemment faites dans la grande presse, a rencontré un certain succès de librairie. Le propos du livre est très confus mais on peut, pour ce qui concerne l'ethnologie, en retenir ceci : dans le dessein certes louable de défendre la dignité de cultures lointaines, les ethnologues, et Claude Lévi-Strauss en particulier⁹, ont contribué à abolir toute communauté de conscience entre les hommes ; dans ces temps de résurgence de la théorie ethnique de la nation, ils portent une part de responsabilité dans la déconsidération des valeurs universalistes que nos sociétés ont héritées des Lumières. Quelques citations glanées dans *Le totémisme aujourd'hui* ou *Le regard éloigné* comptent parmi les pièces à conviction du dossier à charge. C'est sans doute faire là beaucoup d'honneur à des universitaires bien peu lus, mais cette accusation n'est après tout pas très différente de celle de Jacques Meunier. Pour l'un, les anthropologues – ou tout au moins l'un d'entre eux – n'ont plus rien à dire à leurs

7. La lecture d'un ouvrage à prétention universitaire mais destiné à un public assez large (François Dosse, 1991-1992 ; voir notamment tome 1, p. 38 *sqq.*) montre qu'à l'évidence l'auteur n'a guère compris *Les structures élémentaires de la parenté*.

8. Il est juste de dire que les comptes rendus d'*Histoire de Lynx* publiés dans la presse ont dans l'ensemble été positifs. Outre celui de Marc Augé, on peut mentionner dans le même numéro, un texte de Roger Pol-Droit (pp. 25 et 30) ; un long interview de l'auteur, réalisé par Antoine de Gaudemard, a paru dans *Libération* (Supplément spécial Livres, numéro hors-série, mars 1992, pp. 68-69). *Le Nouvel Observateur* a publié un compte rendu de Didier Eribon, ainsi qu'un entretien avec Claude Lévi-Strauss (5-11 septembre 1991 : 91-93). Un autre compte rendu a été signalé à la note 1.

9. Les ethnologues ne sont pas les seuls accusés dans ce procès. Figurent sur le même banc tous ceux que l'auteur appelle les tenants de l'antihumanisme contemporain, au nombre desquels on relève notamment Michel Foucault et Pierre Bourdieu.

concitoyens, pour l'autre, ils en sont venus à déconsidérer les valeurs fondamentales, aujourd'hui si menacées, dont ces mêmes concitoyens se réclament.

En fait, comme le lui fait observer Jeanne Favret-Saada dans un entretien publié dans *Terrain* (Gérard Lenclud et Jeanne Favret-Saada, 1991), Finkielkraut en a moins à « l'ethnologie comme discipline qu'à... un relativisme éthique fondé sur des arguments ethnologiques, à l'affirmation que tous les contenus de cultures se valent ». De fait, s'il est douteux que les ethnologues adhèrent dans leur vie de citoyen à cette affirmation, on doit reconnaître qu'elle est parfois présente aux lisières ou à l'extérieur de la profession, comme le montrent les citations éparpillées dans le livre de Finkielkraut¹⁰.

Dans la suite de l'entretien, Finkielkraut avance au détour d'un échange avec Jeanne Favret-Saada, une opinion plus précise, qui ajoute une nuance différente à son hostilité à l'ethnologie. Jeanne Favret-Saada fait cette remarque (p. 73) :

... Car celle-ci [l'ethnologie] a perdu ce qui nous rendait si fascinante la lecture de *L'Afrique fantôme* : être le compte rendu d'un rapport avec « l'autre », et savoir que l'ethnologie n'est pas autre chose que cela – l'expérience d'un rapport.

Il répond, approbateur :

Cela tient peut-être à ce qu'elle est prise dans ce vertige de la scientificité, et qu'elle est victime, jusque dans son efficacité, de la grande division des savoirs. Un savoir de plus en plus spécialisé, sur le modèle de la science, et dans l'oubli de ce qui fait sa dynamique propre.

Voilà qui est en tout cas moins sot que de voir en Lévi-Strauss « celui qui a introduit la rigueur scientifique » dans nos disciplines. Il n'est pas sot en effet de considérer que l'ethnologie souffre d'un professionnalisme qui l'a peut-être rendue routinière. Nous ne sommes pas loin ici des accusations de Meunier, qui paraissent du coup beaucoup moins naïves.

Plus perfide peut-être, Mathieu Lindon cite quelques témoignages d'universitaires brésiliens dans un long article publié à l'occasion des quatre-vingts ans de Claude Lévi-Strauss (*Libération*, 1^{er} Septembre 1988, Supplément Livres, pp. I-IV). Le journaliste rapporte complaisamment les propos de Luis de Castro Faria, qui, sur ordre du gouvernement brésilien d'alors, accompagnait Claude Lévi-Strauss lors de ses séjours sur le terrain. Celui-ci est dépeint en piètre ethnographe, pour qui ses expéditions chez les Indiens n'étaient que le prix à payer « pour être reconnu comme un véritable ethnologue ». Dans sa mesquinerie même, la charge finit par être un hommage : il faut placer bien haut la statue d'un savant qui a toujours admis être plus un homme de cabinet qu'un homme de terrain, pour éprouver un si évident plaisir à la déboulonner.

¹⁰. Dans ses numéros 1 à 4 (1988 et 1989), la *Revue du MAUSS* (*Mouvement Anti-Utilitaire des Sciences Sociales*) s'est fait l'écho d'une polémique qui donne raison *a posteriori* à Finkielkraut. Des collaborateurs de cette revue ont soutenu, à propos de l'excision, des positions d'un relativisme sans nuances, bien représentatives de l'attitude qui hérisse à juste titre Alain Finkielkraut. Ils allèrent jusqu'à faire circuler un appel publié dans le numéro 3 de la *Revue* (p. 162-163), qui exigeait la dépénalisation de l'excision pratiquée sur leurs fillettes par des parents africains vivant en France. Cette publication a, notons-le, un statut un peu marginal, et le relativisme qu'elle a affiché à cette occasion a choqué, autant que l'auteur du présent article a pu en juger, beaucoup de professionnels de l'ethnologie. Se rendant compte sans l'avouer du caractère insoutenable de ses positions, la rédaction fit paraître dans son numéro 4 une version « légèrement modifiée » (p. 151) de sa pétition. En réalité, il s'agissait d'un texte d'une philosophie totalement différente, mis au point par des chercheurs de l'ORSTOM (Office de la Recherche Scientifique et Technique d'Outre-Mer), dont les auteurs se contentaient de « rejeter la tentation de criminaliser à outrance ceux qui manifestent différemment leur humanité ». Le même numéro fait figurer (p. 155-156) une liste de signataires, parmi lesquels on trouve, il est vrai, quelques ethnologues, mais la rédaction de la *Revue* se garde bien de nous dire s'ils ont signé la première ou la deuxième version de la pétition, ce qui ne revient pourtant pas au même.

Contrairement à Claude Lévi-Strauss, Louis Dumont n'est guère connu du grand public. Cependant, des comptes rendus ou des entretiens ont paru dans *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur*, *Le Magazine littéraire* et *Libération* à la suite de la publication des *Essais sur l'individualisme* et de *Homo Aequalis II*. Auparavant, *Esprit* lui avait consacré un dossier dans son numéro de février 1978. Ce dossier comprenait un article de l'indianiste Henri Stern, ainsi qu'un article de Louis Dumont lui-même, déjà paru en anglais dans *Contributions to indian sociology*, et qui devait devenir le chapitre deux de *Essais sur l'individualisme*. Le directeur d'*Esprit* d'alors, Paul Thibaud, faisait précéder ces deux textes d'un court éditorial. L'ensemble du dossier donnait un aperçu assez complet de la pensée de Louis Dumont à l'époque mais celui-ci apparaissait avant tout, surtout dans le texte de Paul Thibaud, comme une figure morale, un homme préoccupé des difficultés auxquelles se heurte la réalisation de l'idéal démocratique. Cette dimension est indéniablement présente dans son œuvre, où, comme chez Durkheim, le souci moral et politique ne se sépare pas toujours de la recherche académique. Paul Thibaud écrit ainsi (p. 5) :

À quoi bon, dira-t-on, ce détour historique [accompli par Dumont] pour nous ramener à cette disparition des valeurs de cohésion sociale et au vide angoissant qui s'en suit ? Ce parcours historique prouve d'abord la profondeur du problème et qu'il est consubstantiel à cette histoire de l'Occident que le comparatisme de Louis Dumont nous aide à voir différemment. Il en ressort au moins une leçon d'exigence et le sentiment qu'il ne suffit pas de quelques imprécations pour tout changer. On songe ici au titre bien connu du premier article de Mounier dans *Esprit* : « Refaire la Renaissance. »

Le mot d'anomie n'est pas prononcé, mais le début du passage pourrait s'appliquer aussi bien à Durkheim. Quant à l'évocation d'Emmanuel Mounier, elle mérite un commentaire. Parmi tout ce qui dans l'œuvre de Dumont est susceptible d'évoquer la philosophie personnaliste, je vois particulièrement celui-ci : Louis Dumont a souvent répété que nos sociétés modernes valorisent la relation de l'homme aux choses à l'encontre de la relation entre les hommes, tandis que le contraire était vrai des sociétés traditionnelles¹¹. Apréciation à laquelle il a donné dans *Homo Aequalis* (1976, p. 134) une forme plus pessimiste encore en écrivant cette phrase, citée par Paul Thibaud dans son article : « L'alternative entre la richesse comme fin et des formes forcées, pathologiques de subordination est notre lot. » Comme l'a fort bien vu Marcel Gauchet (1979)¹², de telles remarques constituent un jugement moral autant qu'un constat scientifique, au demeurant fort discutable. On conçoit que ce pessimisme à forte connotation morale ait attiré l'attention des disciples d'Emmanuel Mounier, lequel opposait l'individu, notion chez lui péjorative, à la personne, censée se réaliser dans la communauté.

Henri Stern quant à lui estimait utile de défendre Louis Dumont contre les interprétations « réactionnaires » de sa pensée. La précaution peut surprendre mais elle n'est pas inutile. Certains idéologues néo-fascistes se sont effectivement réclamés de Louis Dumont. On comprend la raison de ce malentendu si l'on considère un article d'un certain Pierre Bérard (1982) paru peu après dans une revue publiée par des cercles liés à l'extrême-droite. Tout d'abord, ce qui n'est chez Louis Dumont qu'une affirmation de l'insuffisance épistémologique de l'individualisme méthodologique tend à passer aux yeux de cet auteur pour une condamnation des valeurs de l'individualisme moderne. De plus, le pessimisme dumontien, qui était pour les rédacteurs d'*Esprit* (que je n'assimile pas, bien sûr, à des

¹¹. La remarque est présente dès l'introduction de *Homo Aequalis* (p. 13 de l'édition française) et on la retrouve dans plusieurs textes de *Essais sur l'individualisme* (voir les références dans le lexique, sous la rubrique « relations »).

¹². Je remercie Serge Tcherkezoff, l'un des meilleurs commentateurs français de Louis Dumont, d'avoir attiré mon attention sur ce texte, ainsi que sur celui de Pierre Bérard examiné plus loin.

idéologues d'extrême-droite) une « leçon d'exigence », une incitation à œuvrer sans complaisance à la difficile réalisation de l'idéal démocratique, devient chez cet idéologue un argument pour condamner ce même idéal et pour affirmer au contraire l'éminente dignité de la hiérarchie et du holisme. D'une manière générale, tous les traits par lesquels Louis Dumont oppose l'égalitarisme et la hiérarchie sont tournés en défaveur de l'égalitarisme. Donnons un exemple. Louis Dumont, comparant la trilogie indienne des fins humaines (*dharma*, *artha*, *kama*) à notre opposition du bien et du mal, écrit : « Là où nous condamnons et excluons, l'Inde hiérarchise et inclut » (*Homo hierarchicus*, appendice B, fin de la note 14). Pierre Bérard, oubliant qu'il est seulement question de l'exclusion du « mal », s'autorise de cette phrase pour affirmer que « la hiérarchie nourrit la tolérance » (p. 106) et que « l'égalitarisme occidental est facteur d'exclusion » (p. 107), ce qui lui permet de déboucher sur la tirade suivante : « Accepter l'organicité du social, et du même coup reconnaître l'impasse où nous fourvoie l'individualisme, cela implique la prise d'une certaine perspective hiérarchique. L'intolérance croît sur les charniers de la différence. Elle se nourrit du présupposé égalitaire » (p. 108)¹³. Il poursuit même sur des considérations plus fétides encore en opposant une hiérarchie liée à « l'héritage indo-européen » et un égalitarisme lié à « l'héritage judéo-chrétien » ; on imagine aisément qu'une telle hérédité vaut, sous sa plume, condamnation sans appel de l'idéal égalitaire.

Dans les deux derniers entretiens publiés, à la suite de la parution de *Homo Aequalis II*, par le *Magazine littéraire* (octobre 1991, pp. 114-119) et *Le Nouvel Observateur* (2-8 janvier 92, pp. 68-70), Louis Dumont retrace les grandes étapes de sa démarche, les raisons qui l'ont poussé à étudier le système des castes puis à revenir, avec un regard en quelque sorte indien, à notre société. La part d'initiative laissée aux journalistes dans ce type de texte n'est pas grande et il est intéressant de voir ce qu'ils en font. Le journaliste du *Nouvel Observateur* le qualifie dans l'introduction d'« authentique maître à penser ». Quant à l'entretien du *Magazine littéraire*, il est illustré par trois photographies. Deux d'entre elles, de très petit format, sont placées dans le corps du texte. L'une le représente debout dans un salon agréablement meublé, sur les murs duquel on devine des tableaux et des marionnettes indonésiennes ; sur l'autre il pose dans son jardin en compagnie de son épouse. En un mot des photographies banales du foyer d'un grand universitaire. Toute différente est la troisième, qui occupe la totalité de la page, en vis-à-vis de la première page de l'article. Il y figure assis sur un lit de camp, dans une pièce aux murs nus, chaussé de sandales qu'un effet de parallaxe grossit démesurément ; on devine sur la gauche un meuble qui pourrait être sa table de travail. On ne peut croire que la revue ait choisi par hasard de privilégier ce cliché, dont plusieurs personnes m'ont confié qu'il s'en dégagait une impression monacale. Nous sommes en tout cas fort loin de la gloire patriotique et accidentellement militaire dont *Le Figaro* nimbe Claude Lévi-Strauss. Bien sûr, aucun lecteur n'a sans doute pensé à rapprocher ces deux photographies, parues à plusieurs années d'intervalle dans des journaux dont les publics ne se recoupent guère. Cependant l'historien Pierre Rosanvallon, dans un compte rendu de *Essais sur l'individualisme* intitulé « Louis Dumont : le sacre de l'individu » (*Libération*, 17 novembre 1983, p. 30), fait entre les deux auteurs un parallèle qui pourrait presque être illustré par ces deux clichés. Commentant longuement le « décalage de notoriété » entre eux, il voit en l'un un chef d'école, et en l'autre un maître à penser, dans l'œuvre de qui le « tâtonnement de

¹³. Il est indéniable que le pessimisme de Louis Dumont rend sa pensée très vulnérable à tous les contresens et toutes les récupérations. Citons, parmi beaucoup d'autres un article de Philippe Gottraux, paru en 1987 dans le *Bulletin du MAUSS* (l'ancienne version de *La revue du MAUSS* mentionnée à la note 10), dont l'auteur semble attribuer à Louis Dumont des positions politiques conservatrices. Les arguments de Gottraux sont un peu naïfs, mais ils rappellent ceux, beaucoup moins naïfs, dont usa C. Wright Mills dans un livre célèbre (1959 : 48, note 19), pour établir le « conservatisme » de Talcott Parsons.

l'intuition » a débouché « tardivement sur une grande perspective ». Au premier, le « tam-tam médiatique », mais aussi les « répétiteurs » et les « disciples ingénieux », les épigones en un mot, au second l'adhésion des « élèves libres »¹⁴.

Pour donner une idée plus complète de la place tenue par Louis Dumont dans le climat intellectuel en France, on doit mentionner un autre texte, paru dans *Le Monde* au début du ministère Rocard. Rappelons que, de 1986 à 1988, le gouvernement fut dirigé par un Premier ministre de droite, Jacques Chirac. Au printemps 1988, François Mitterrand fut réélu Président de la République, et une représentation parlementaire dominée par une majorité relative de gauche fut envoyée à la Chambre. Le nouveau Premier ministre, Michel Rocard, eut pour première tâche de remédier à la situation désastreuse en Nouvelle-Calédonie, dans laquelle le gouvernement Chirac portait une lourde responsabilité. Sous son égide, représentants des Canaques et des Français de Nouvelle-Calédonie parvinrent à un accord, qu'un vote national devait ratifier. Louis Dumont donna au *Monde* (5 novembre 1988) un article véhément, republié plus tard dans *Esprit* (décembre 1988, pp. 5-6), dans lequel il reprochait à la droite de brouiller le débat « dans un intérêt partisan », « pour camoufler l'échec patent de sa politique stupidement réactionnaire », et encourageait fermement à voter « oui » au référendum de ratification. La fermeté du ton et le vocabulaire utilisé, qui montrent en passant l'erreur des extrémistes quand ils croient pouvoir le récupérer, frappent chez un homme peu soucieux ordinairement d'intervenir sur la place publique¹⁵, et dans un temps où les professionnels des sciences humaines n'osent plus guère le faire. Il faut sans doute remonter à un éditorial de Raymond Aron dans *Le Figaro*, à la veille des élections législatives de 1978, pour voir un universitaire prendre aussi fermement position à la veille d'un vote national.

Bien que l'article soit circonstanciel, on y trouve quelques-uns des thèmes classiques de sa pensée. Tout d'abord, cet article présentait des propositions dans un cas concret où l'application pratique de l'idéal démocratique se montrait particulièrement malaisée puisqu'il s'agissait de combiner l'affirmation universaliste des Droits de l'Homme avec la défense de la dignité d'une culture particulière, la culture canaque. De plus, on y voyait en germe les développements d'un texte publié plus tard dans *Le Débat*, avant de constituer le dernier chapitre de *Homo Aequalis II*. On sait que Louis Dumont y propose de lire l'opposition droite-gauche en France à la lumière de ses catégories analytiques. La gauche, au moins à un certain moment de l'histoire récente de la France, représenterait l'idéal universaliste des Lumières tandis que la droite représenterait l'identité nationale, de sorte que gauche et droite s'opposeraient comme « l'englobant » et « l'englobé ». Il ne s'agit pas ici de décider si cette analyse est convaincante ou non, et je ne l'ai pas vue commentée dans les comptes rendus de *Homo Aequalis II*¹⁶ ; mais le livre dans son ensemble paraît avoir été considéré avec une certaine faveur par les critiques de la grande presse. Ce dont on sait gré à l'auteur, et ce que l'un ou l'autre reprochent à l'occasion à Claude Lévi-Strauss, c'est d'abord, à l'évidence, de donner à penser à ses concitoyens.

14. Quand on sait ce qu'il en est en réalité de l'entourage des deux hommes, le tableau fait sourire.

15. Dans un entretien paru dans *Le Nouvel Observateur* du 6 janvier 1984, intitulé « Dumont l'intouchable », il refuse explicitement de le faire, repoussant l'invite pressante de son interlocuteur.

16. Notons cependant que Serge Tcherkezoff a utilisé cette idée pour commenter la situation politique française après les élections législatives de mars 1993, dans un article intitulé « Gauche, Droite : une logique historique de la "cohabitation" » (*Libération*, 6 avril 1993, p. 4) (Le terme « cohabitation » désigne une situation où le Président de la République et le Premier ministre ne sont pas du même bord politique). Quant à savoir si ce texte est compréhensible pour qui n'est pas déjà très familiarisé avec les méandres de la pensée dumontienne, c'est une question que je n'aborderai pas.

Cette esquisse n'est pas complète et ne saurait l'être. Je crois qu'il est frappant de voir que le monde extérieur retient de notre milieu des hommes plutôt que des idées. Revues et journaux parlent complaisamment de Claude Lévi-Strauss, peint tantôt en gloire nationale tantôt en croquemitaine structuraliste, mais le structuralisme ne reste qu'un mot dont les journalistes ne disent jamais rien. Quant à Dumont, enrôlé à l'occasion dans des combats douteux, on illustre de bien étrange façon les articles consacrés à son œuvre ; et lorsqu'on parle à son sujet de l'individualisme, il n'est pas sûr qu'on évite le malentendu. Les angoisses de nos contemporains font que les journalistes tendent volontiers leurs micros aux meilleurs d'entre nos collègues, mais curieusement ils ne semblent guère entendre ce que ceux-ci leur disent alors.

Bibliographie.

- Bérard, Pierre, « Louis Dumont : anthropologie et modernité », *La Nouvelle École* 39, novembre 1982, pp. 95-114.
- Dosse, François, *Histoire du structuralisme*. Éditions La découverte, Paris, 1991-1992, 2 tomes.
- Favret-Saada, Jeanne et Lenclud, Gérard, « “Un clip vaut Shakespeare”. Entretien avec Alain Finkielkraut », *Terrain* 17, octobre 1991, pp. 71-78.
- Finkielkraut, Alain, *La défaite de la pensée*. Gallimard, 1987 (Collections « Folio Essais »).
- Gauchet, Marcel, « De l'avènement de l'individu à la découverte de la société », *Annales (E.S.C.)*, 34-3, 1979, pp. 451-463.
- Gottraux, Philippe, « Louis Dumont : sociologie du tout social ou pensée de l'ordre », *Bulletin du MAUSS*, n° 22, pp. 393-325 ; n° 23, pp. 153-176.
- Wright Mills, C. *The sociological imagination*, Oxford University Press, 1959.